

Les Préférences universelles apostoliques : une introduction

Philip Endean SJ

Le 19 février 2019, le Père Général Arturo Sosa a annoncé les Préférences Apostoliques Universelles pour la Compagnie. Les organisateurs de cette assemblée¹ m'ont demandé de répondre à trois questions à leur sujet : ce qu'elles sont, d'où viennent-elles, et qu'est-ce que le Père Général veut que nous en fassions. J'utiliserai ces questions comme une structure, mais je me permettrai d'en ajouter deux autres : sur la nature de la foi et de l'espérance qu'elles présupposent, et sur la manière dont elles nous encouragent à nous ré-imaginer comme disciples jésuites et ignatiens.

Qu'est-ce qu'elles sont ?

Au niveau le plus simple, il s'agit de quatre aspirations :

- A. *Montrer la voie vers Dieu à l'aide des Exercices spirituels et du discernement ;*
- B. *Faire route avec les pauvres et les exclus de notre monde ainsi qu'avec les personnes blessées dans leur dignité, en promouvant une mission de réconciliation et de justice ;*
- C. *Accompagner les jeunes dans la création d'un avenir porteur d'espérance ;*
- D. *Travailler avec d'autres pour la sauvegarde de notre « Maison Commune ».*

Même dans les sources officielles, les formulations, et aussi leur ordre, diffèrent un peu. Il est important de ne pas les réduire à de simples noms (« spiritualité », « écologie »), mais plutôt reconnaître qu'elles sont des phrases qui nous invitent à agir, phrases centrées sur des verbes. Dans sa lettre promulguant les préférences, le P. Sosa les a présentées comme le point culminant d'une tentative : « Il s'est agi de rechercher la manière la plus adaptée d'être au service de l'Église en ce moment, celle que nous pouvons le mieux mettre en œuvre ... pour un plus grand service divin et un bien plus universel ».² Elles expriment un programme pour les dix prochaines années.

Bien sûr, on peut laisser le P. Sosa parler pour lui-même dans [une vidéo faite dans son bureau](#) (en espagnol, avec sous-titres en français).

¹ Cet article est basé sur une conférence donnée à l'assemblée de la Province SJ britannique, le 24 avril 2019.

² Sauf indication contraire, toutes les citations sont tirées de la lettre du Père Général du 19 février 2019.

D'où viennent-elles ?

Le processus de discernement

Il y a une réponse simple et à court terme à cette question. La 36^e CG avait demandé au P. Sosa de faire le point sur les progrès des préférences apostoliques universelles qui existaient déjà, et, le cas échéant, de les renouveler.

À l'automne 2017, le P. Sosa nous a écrit à tous, en nous invitant à nous engager dans un processus de discernement en commun auquel les jésuites et les partenaires apostoliques devraient tous participer. Les résultats ont été recueillis par les Provinciaux, et l'affaire a été discutée dans leurs Conférences. Finalement il y a eu une dernière réunion d'une semaine du Conseil général élargi - environ 25 personnes - en janvier dernier. J'ai l'impression que, sur le terrain, le processus de discernement était assez inégal - mais à mesure que l'affaire remontait la chaîne d'autorité, le processus s'améliorait considérablement, et les personnes concernées devenaient de plus en plus euphoriques (et donc consolées).

Les résultats ont ensuite été soumis au Pape François, et reçus de lui comme mission. Les préférences donc ne sont pas seulement les nôtres - nous avons suivi l'Esprit en les formulant, et elles ont été confirmées par le Pape. Cela peut sembler un peu artificiel, sinon jésuitique. On se demande si nous aurions essayé cela avec un autre type de Pape. Mais la procédure était quand même éminemment traditionnelle. Elle fait écho au processus par lequel le Pape Paul III en 1540, puis Jules III en 1550, a approuvé la fondation initiale de la Compagnie. À ce moment il y eut aussi des processus de délibération et de discernement parmi tous les compagnons, qui conduisirent à la soumission d'un document au Pape. Par la suite, le document a également été remis à la Compagnie sous l'autorité propre du Pape. À ce moment aussi, le discernement en commun a précédé et informé (dans le plein sens du terme) le don et l'accueil d'une mission.

Les préférences précédentes

Pendant, ou peut-être même avant, ce processus, le sens du terme « préférence universelle » a changé. Ces préférences actuelles sont censées nous inspirer tous les jours. Elles offrent à tous les jésuites et à tous ceux qui sont associés à la mission jésuite une vision à garder constamment à l'esprit. Ou, pour reprendre l'expression faussement attribuée à Pedro Arrupe, elles décideront ce qui nous fait sortir du lit chaque matin.

Lorsque le P. Kolvenbach avait formulé ses préférences apostoliques universelles en 2003, le but était effectivement différent. Quels étaient les besoins universels qui pourraient être

négligés dans la planification régionale et provinciale ? Le P. Kolvenbach a trouvé cinq réponses à cette question : l’Afrique, la Chine, l’apostolat intellectuel, les maisons romaines, les réfugiés. Peu d’entre nous, j’imagine, n’auraient pu réciter la liste du Père Kolvenbach plus de quinze ans plus tard sans un rappel. Sa version des préférences apostoliques universelles ne se concentrait pas sur ce qui nous motiverait chaque jour, mais plutôt sur le contraire – sur les choses importantes que nous pourrions facilement oublier parmi nos soucis immédiats et qui demandaient une attention et des efforts particuliers. La question qui motivait le projet du P. Kolvenbach reste importante, voire urgente. Nous avons besoin des deux types de préférence universelle. En tant que professeur dans un centre de formation jésuite, je suis bien conscient de besoins qu’une administration purement provinciale ne peut pas bien satisfaire. Comme le reconnaît la lettre du P. Sosa du 19 février, ces nouvelles préférences succèdent à celles du P. Kolvenbach, mais elles les complètent plutôt qu’elles les remplacent.

Aggiornamento *et* renovatio accommodata

Mais les processus des P. Sosa et Kolvenbach doivent être considérés aussi dans un contexte plus long et plus large. Comme nous le savons tous, la culture humaine du 20^e siècle a subi de profonds changements, et le christianisme avec elle. Vatican II a été un moment de reconnaissance de la nécessité de faire le point sur nous-mêmes et de faire les choses différemment, en repensant notre mode de vie à partir des premiers principes. Comme tous les ordres religieux, nous avons entrepris un processus de rénovation sensible (*renovatio accommodata*), répondant simultanément aux besoins contemporains, aux « signes des temps » et à la récupération de notre but et de notre charisme originaux et fondamentaux (*Perfectae caritatis*, n.2) La tâche était immense. Elle nous occupe depuis deux générations. Il s’agit en effet d’une tâche permanente, que nous devons assumer sans cesse.

Il n’est donc pas surprenant que toutes les Congrégations générales de la Compagnie depuis Vatican II aient ressenti de diverses manières le besoin de trouver une nouvelle expression de ce qui est la Compagnie : en 1965 la résistance contre l’athéisme ; en 1975 la lutte pour la foi et la promotion de la justice ; en 1995 les interactions du service de la foi, du travail pour la justice, du dialogue interreligieux, et de l’engagement culturel ; en 2008 et 2016 le ministère de la réconciliation. Les documents exprimant ces visions ont souffert parce qu’ils ont été rédigés en quelques mois par une assemblée internationale de plus de 200 personnes, avec une distribution peut-être disproportionnée de personnages à la volonté forte.

Le P. Sosa a essayé un processus différent et a obtenu un résultat différent. Au lieu d’un document de comité produit assez rapidement, nous avons eu ici un processus de

discernement qui a duré plus longtemps. Au lieu d'un traité de théologie pastorale (ou pratique), nous avons reçu simplement quatre aspirations exprimées chacune en une seule demi-phrase, appuyées par un commentaire, et conçues pour guider nos actions pendant environ 10 ans. Ce qui en est ressorti est, à mon avis, plus simple, plus cohérent et mieux écrit que tout ce qu'une Congrégation générale pourrait produire. Qu'est-ce que s'engager dans la mission jésuite aujourd'hui ? Chercher la volonté de Dieu, promouvoir le discernement, marcher avec les pauvres, accompagner les jeunes, collaborer au soin de la terre, notre maison commune.

Qu'est-ce que le Père Général veut qu'on en fasse ?

Ouvertures à la grâce

Ici, j'ai de l'information privilégiée. Par hasard, j'ai assisté à deux réunions différentes à Rome ce mois-ci. À l'une, le Père Général lui-même a donné un topo ; à l'autre le Père John Dardis, son assistant pour le discernement et la planification apostolique a fait de même. Les deux mettaient l'accent - plus encore que dans la lettre que le P. Sosa vient de nous envoyer ce dimanche de Pâques - sur le fait que ces préférences apostoliques universelles n'étaient pas simplement une liste d'exigences que nous devons tous satisfaire. Il ne suffit pas qu'une Province crée une communauté *Laudato Si'* comme ici en Grande-Bretagne, ou qu'elle ouvre - comme l'a fait la Province européenne francophone - un nouveau centre de pastorale des jeunes adultes, ou qu'elle prenne diverses initiatives pour renforcer notre présence auprès des pauvres. Ces choses sont légitimes, même importantes - mais secondaires. Quelque chose de plus important était en jeu.

Ces nouvelles préférences apostoliques universelles doivent être considérées comme des ouvertures à la grâce. Oui, nous coopérons. Mais c'est surtout Dieu qui est à l'œuvre. Le clip commence par une invitation. « Imagine que Dieu te parle ». Malgré l'importance de la planification, il y a quelque chose de plus important que la planification ici. Dans sa lettre du dimanche de Pâques, le Père Sosa nous dit que les préférences « sont des orientations et non des priorités. Parler de priorité impliquerait qu'une option a plus d'importance que les autres, tandis qu'une préférence est une orientation, un panneau indicateur, un appel ». Je ne suis pas sûr que le contraste entre les noms ici communique très bien, surtout à travers une barrière linguistique. La réalité est plus grande que les idées, ou du moins que les noms. Essayons donc une approche un peu plus indirecte et narrative.

L'un des évêques auxiliaires à Paris est un ancien élève de notre école secondaire, St Louis de Gonzague. Au cours des deux derniers mois, j'ai assisté à deux grandes liturgies qu'il a célébrées : une pour la Compagnie et une pour un groupe de femmes consacrées. Dans les deux cas, il a cité un jésuite âgé de la communauté du collège qui s'exprimait lors d'une célébration de ses 60 ans de vie jésuite. « Quand je suis entré dans la Compagnie il y a 60 ans, je pensais faire un grand cadeau à Dieu. Entretemps je me suis rendu compte que c'est Dieu qui m'a fait un grand cadeau ! »

Cette citation pieuse évoque l'interaction entre notre action et celle de Dieu. Mon sens de la préoccupation du P. Général au sujet de ces préférences est qu'elles devraient nous indiquer, au-delà des considérations de planification, des endroits où la parole de Dieu peut être entendue, où le don de Dieu peut être reçu, de manière particulièrement claire et stimulante. Des lieux de vulnérabilité, des lieux qui peuvent sembler menaçants : les réalités des marginalisés et des abus au sein de l'Église ; des jeunes qui pensent différemment, qui ont grandi dans l'univers numérique et qui évoquent peut-être la culpabilité des baby-boomers à cause de l'héritage qu'ils ont reçu ; les défis du changement climatique et de « la destruction de l'environnement qui est en cours, à cause du système économique ». Il s'agit de laisser Dieu nous changer.

Dans sa lettre de février, le P. Sosa souligne l'idée de la conversion. Pour sa part, le Pape François, en ratifiant les préférences, a commenté que la première préférence, avec son accent sur Dieu et la spiritualité, est primordial – « sans cette attitude de prière, le reste ne fonctionne pas (*sin esta actitud orante lo otro no funciona*) ». C'est vrai, bien sûr. Mais nous ne devrions pas exploiter ce point pour permettre qu'une piété en soi incontestable sur la primauté de Dieu fasse endormir nos sens spirituels. Les trois autres préférences sont elles-mêmes aussi théologiques, dans le sens fort, théologiques. Elles nous indiquent où la race humaine est en train d'affronter des défis de croissance, les lieux où nos consolations et nos désolations collectives semblent se concentrer. Elles sont identifiées comme des moyens naturels privilégiés par lesquels Dieu nous changera, nous amenant « à surmonter toute forme d'auto-référentialité ou de corporatisme ». Bref, les préférences sont « des orientations qui vont au-delà du 'faire quelque chose' ». Elles devraient entraîner une transformation - personnelle, communautaire et institutionnelle. Leur but est de nous étirer.

Laissez-moi être un peu personnel. En tant que professeur d'université qui a aussi des engagements pastoraux, je m'occupe beaucoup des jeunes dans la vingtaine en tant que mentor ou professeur. Mais plus récemment, j'ai eu une expérience limitée dans le cadre d'un

travail pour un projet jésuite au sein d'une équipe comprenant des jeunes qui n'étaient pas nés quand j'ai commencé à enseigner. J'ai trouvé là un défi. Ils pensent différemment ; j'ai peut-être un peu plus d'expérience de la vie, mais ils ont une énergie et une fraîcheur que je n'ai plus. C'est bon pour moi. Ça me secoue vers l'avant. Je peux dire quelque chose de semblable au sujet de mes rencontres avec l'énorme réalité des abus sexuels sur les enfants. Pour moi, cela a commencé il y a plus de trente ans, très peu de temps après mon ordination. J'aidais un jésuite britannique fameux, Algy Shearburn, à la prison de Durham, au nord-est d'Angleterre, en prenant sa place pendant l'été. Algy m'a encouragé à accorder une attention particulière à l'unité d'isolement - « essaie de leur rendre visite tous les jours, mon vieux. Je pense que c'est ça que notre Seigneur aurait fait ». En suivant cette instruction, je me suis retrouvé confronté massivement à des gens qui avaient été à la fois abuseurs et abusés. Cela a déclenché en moi un processus qui, lentement et au fil du temps, m'a permis de me concentrer sur ma propre vulnérabilité d'une manière que je n'aurais jamais pu prévoir, et pour laquelle je reste profondément reconnaissant. Je le répète : ces préférences ne concernent pas seulement ce que nous faisons. Il s'agit aussi de comprendre comment Dieu peut nous changer.

Athéisme et sécularisation

La dernière fois qu'un pape nous a donné une mission de cette ampleur à toute la Compagnie, elle venait simplement d'en haut - on ne parlait pas à cette époque-là de discernement en commun. En 1965, Paul VI s'adressa à la 31^e Congrégation générale qui élitait Pedro Arrupe comme Général, et donna aux membres, en vertu du vœu spécial d'obéissance au Pape pour la mission que beaucoup de jésuites font, la charge de contrecarrer « l'athéisme qui se répand aujourd'hui, ouvertement ou secrètement, se faisant souvent passer pour le progrès culturel, scientifique ou social ». Il a utilisé un langage conflictuel et militaire. Les jésuites devaient « mener le bon combat, en faisant tous les plans nécessaires pour une campagne bien organisée et réussie ». Personne d'autre que Saint Michel Archange ne devrait être le garant de la victoire.

Paul VI était parfois courageusement créatif, mais là, il vivait un temps difficile. Peut-être que sa manière de considérer la Compagnie laissait voir son anxiété par rapport aux grands changements qu'elle permettait, voire encourageait. Si, comme le Pape François et le P. Sosa, on s'inspire d'un document comme *Evangelii nuntiandi*, quelque chose de différent émerge. Oui, nous devons résister au sécularisme dans ses formes anciennes et nouvelles. Mais « la société sécularisée d'aujourd'hui » est néanmoins quelque chose de positif - « **un signe des temps, qui nous donne l'occasion de renouveler la présence ecclésiale au sein de l'histoire**

humaine » (emphases dans l'original). Nous devons éviter la nostalgie envers des expressions religieuses propres à une culture passée. « Une société mûrement sécularisée, ... favorise ... l'émergence de contextes propices à l'éclosion de chemins religieux personnels, indépendants de toute pression sociale ou ethnique. De tels chemins permettent un questionnement personnel en profondeur et une décision libre de suivre Jésus ... ». La sécularisation n'est pas un problème, mais plutôt une condition qui permet un nouveau niveau de maturité chrétienne. Cette vision est un défi. Peut-être ne sommes-nous pas encore tout à fait prêts pour cela. Mais elle peut nous libérer.

La sécularisation nous encourage, nous oblige, à prendre notre place « au sein de l'histoire humaine » - non pas comme les lieutenants de l'Archange Michel, comme les agents d'une autorité divine qui affronte le péché cosmique et récupère « les âmes » d'une création catastrophiquement pécheresse. La confrontation et la condamnation sont absentes du langage des Préférences apostoliques universelles. On parle plutôt de la collaboration dans une entreprise plus grande que nous-mêmes, une entreprise qui est de Dieu, une entreprise dont nous ne sommes que l'un des agents. Les préférences « nous donnent l'occasion de nous éprouver comme *minima Societas vivant la collaboration* (mínima Compañía colaboradora) ».

Au-delà de l'autoréférentiel

Il vaut la peine de regarder la langue dans laquelle les préférences sont formulées (bien que le marketing l'ait simplifié dans une certaine mesure). « Montrer la voie vers » ; « faire route avec » ; « accompagner » ; « travailler avec ». Nous sommes proches de la vision de l'Église que Jorge Bergoglio a exprimée dans son discours aux cardinaux avant son élection : une Église appelée à se dépasser, à renoncer à l'autoréférence et au narcissisme théologique. Dans la mesure que notre théologie de la grâce prend de l'ampleur et de la générosité, le sens de notre propre importance dans le processus diminue.

Ainsi, la première préférence n'est pas centrée sur « les Exercices Spirituels » ; il s'agit que nous montrions le chemin vers Dieu. Les Exercices et le discernement n'entrent que comme moyens. Nous pourrions comparer comment Ignace lui-même, dans la première et la dix-huitième Annotations, relativise son propre programme. La seconde ne concerne pas en premier lieu notre service des marginalisés -- il s'agit d'une mission de réconciliation et de justice enracinée dans l'option de faire route avec les pauvres, les exclus du monde, et ceux dont la dignité a été violée. Dans la troisième il ne s'agit pas d'enseigner ou d'instruire les jeunes, mais d'accompagner leur création de l'avenir. Et alors que les trois premières préférences peuvent s'inspirer de notre tradition, la quatrième, sur la collaboration dans le

soin de notre maison commune, ne le peut pas, pour une raison très significative. Elle dépend d'un sentiment relativement nouveau que notre activité, notre créativité, notre esprit d'entreprise, notre comportement moral - tout cela doit être vu non seulement en relation avec Dieu mais aussi avec le reste de la création. Nous ne sommes plus autonomes. Enfin, les références proéminentes aux abus nous donnent une nouvelle liberté de voir que l'Église qui, tout en demeurant centrale à toute notre activité, peut en pratique être non seulement le signe assuré de la solution, mais aussi une grande partie du problème. L'injustice est en nous aussi bien qu'en dehors de nous. Pour la théologie catholique, il a été en général trop difficile de faire cette correction.

Quelle sorte de foi et d'espérance ?

Espoir et collapsologie

Il n'en demeure pas moins que les Préférences apostoliques universelles semblent éclairées par un optimisme étonnamment audacieux. La deuxième préférence découle de la conviction que la mondialisation peut être autre chose qu'un processus d'homogénéisation déterminé par le marché. Elle peut nous faire reconnaître « la dimension multiculturelle ... comme une richesse humaine, où la diversité culturelle soit protégée et où l'interculturalité soit favorisée ». La troisième ne fait aucune référence à la crise de la transmission de la foi à la génération suivante, si familière à l'Occident. Au lieu de cela, il témoigne de la confiance que « la transformation anthropologique opérée par la culture digitale de notre temps », dont les jeunes sont les principaux agents, peut faire « entrer l'humanité dans une ère nouvelle ... qui, dans le contexte d'une expérience de rencontre avec le Seigneur Jésus, peut apporter une lumière qui éclaire le chemin vers la justice, la réconciliation et la paix ». De même, la quatrième préférence évite le catastrophisme. Dans la vidéo promotionnelle, le Père Sosa présuppose que nous pouvons encore agir pour arrêter la détérioration de notre Maison Commune, et la laisser en bon état pour les générations futures. « Il y a encore du temps pour changer le cours de l'histoire ».

Bien sûr, c'est l'espérance théologique dans la promesse de la résurrection qui sous-tend de telles déclarations. Mais peut-être devons-nous garder à l'esprit le caractère paradoxal et pascal de cette espérance. La veille de mon départ de ma communauté pour Paris - le lendemain de l'incendie de Notre-Dame - je dinais avec un des plus jeunes membres de ma communauté (est-ce que je pourrais dire que je l'accompagnais ?). C'est quelqu'un que j'admire et dont je trouve édifiantes les initiatives en matière d'écologie. Il avait l'air un peu triste. Il avait lu sur une tendance de la pensée française appelée - bizarrement - la

« collapsologie ». La collapsologie réunit de manière distinctive un large éventail de disciplines différentes. Elle établit des liens, par exemple, entre l'analyse économique, ce que nous savons de l'archéologie sur la fin des civilisations anciennes, les analyses scientifiques du changement climatique et la destruction des écosystèmes. Sur cette base, elle soutient avec force que l'effondrement de notre civilisation est beaucoup plus proche que nous ne le pensons. Les collapsologues n'ont pas complètement abandonné l'espoir, mais leurs prévisions sont néanmoins catastrophiques. D'une manière quelque peu émouvante, notre conversation s'est tournée vers les implications pour les chrétiens. « En ce moment, nous sommes comme les disciples de la dernière Cène. On mange et on boit, et on n'a aucune idée de ce qui s'en vient. »

Traditions de Pâques

Il y a des raisons évidentes pour lesquelles le Père Sosa a choisi le dimanche de Pâques pour nous envoyer une autre lettre, cette fois sur l'assimilation et l'application des nouvelles préférences. Mais quand Ignace traite des effets de la Résurrection, il ne dit pas simplement que tout ira bien. Il nous invite plutôt à « regarder le rôle de consolation que vient exercer le Christ notre Seigneur et le comparer à la façon dont des amis ont l'habitude de se consoler les uns les autres » (Ex 225). Il y a des continuités, oui, mais il y a aussi quelque chose d'étonnamment nouveau, d'unique. Ignace entame un processus - un processus qui peut prendre de nombreuses formes différentes - plutôt que de déclarer une doctrine. Les substantifs - même les mots positifs comme « espérance » et « résurrection » - sont trop simples, trop sujets à des abus idéologiques. La vérité ici ne peut être apprise que par la pratique, par un processus d'exploration qui engage les faits concrets. Comme l'a dit le poète anglo-américain, T. S. Eliot :

Quant à saisir
Le point d'intersection du règne intemporel
Avec le temps, c'est là l'occupation du saint.
Non pas même l'occupation : quelque chose qui est donné
Et reçu, au long du mourir d'amour d'un temps de vie
Dans l'ardeur, l'abnégation, l'abandon de soi.

Les préférences n'ont de sens que dans un mystérieux espace pascal.

Comment se ré imaginer ?

Revisiter la refondation ignatienne

Quelque chose d'important s'est produit au 20^e siècle qui a changé la façon dont la religion fonctionnait. Pour toute l'Église, cela a été à la fois déstabilisant et stimulant. Mais, pour la mouvance jésuite, - bien que nous devions être prudents ici - ces changements nous ont-ils permis de comprendre ce qui était réellement en jeu au moment de notre fondation. Ce n'est qu'à cette époque récente que nous avons commencé à parler de « spiritualité ignatienne » et de « mission ignatienne », d'une manière qui pouvait être profondément authentique, mais qui allait bien au-delà de l'Ignace historique. En tout cas, quelle que soit notre interprétation, le processus a exigé du travail. Nous y travaillons depuis cinquante ans et nous n'en sommes pas encore arrivés à la fin. Les préférences apostoliques universelles du Père Sosa ne représentent qu'un pas de plus. Il y aura toujours encore du chemin à faire.

Mon intuition est que nous sommes invités à revoir une grande décision, une décision de refondation, prise par Ignace lui-même et ses premiers compagnons quelques années après la fondation de la Compagnie. Les premiers compagnons avaient été marginaux, voire suspects, dans la vie ecclésiale et politique de son époque. Mais pour des raisons qui ne sont pas encore claires, ils ont connu une croissance énorme après 1540, en particulier au Portugal et en Espagne. Et ils ont dû faire face à une demande pour que les collèges qu'ils avaient fondés pour la formation de leurs propres nouveaux membres soient ouverts à un public plus large. En acceptant cette demande, ils ont radicalement modifié, avec la pleine implication d'Ignace, leurs engagements envers la pauvreté et la mobilité. Ils sont devenus respectables ; pour le meilleur ou pour le pire, ils sont devenus des agents importants de l'autorité dans la culture occidentale. Ils ont fait ce choix, peut-être pas consciemment, au service de ce qu'ils considéraient comme un plus grand bien.

Il serait idiot de critiquer ce changement. Nous ne serions pas ici si les premiers jésuites ne l'avaient pas fait. Mais nous ne devons pas non plus la considérer comme quelque chose qui nous lie de façon permanente. Nous sommes peut-être invités maintenant à considérer ce choix comme un choix de son temps, un choix qui, si notre époque le demande, pourrait être reconsidéré. Peut-être aussi devrions-nous nous contenter de ne plus mener nos propres projets, mais plutôt d'aider les autres à mener les leurs. En 1978, Karl Rahner écrivit une pièce qu'il considérait comme son « testament spirituel ». Dans celle-ci, il imaginait Ignace parlant à un jésuite contemporain. Là, comme on le sait, il a mis au cœur de la mission jésuite non pas l'instruction doctrinale, mais l'expérience de Dieu favorisée par les Exercices - un choix qui, en une certaine mesure, anticipe ces nouvelles préférences apostoliques universelles. Mais ce qui est moins bien connu, ce sont les réflexions de l'Ignace de Rahner sur la façon dont son

mouvement se positionne dans la société de son temps. C'était peut-être une nécessité historique pour la première génération de jésuites d'accepter une place assurée dans les cercles d'élite, et de s'allier à ce que les historiens appellent aujourd'hui les forces de la discipline sociale dans l'Europe moderne. Mais faut-il que cette nécessité demeure à l'avenir ? Ce choix n'impliquait-il pas de renoncer à des éléments qui avaient été au centre du charisme ? Il est peut-être significatif que l'éducation institutionnelle - malgré tout l'accent que le P. Sosa et ses prédécesseurs ont mis sur la profondeur intellectuelle - ne soit pas en soi une des préférences.

Reprendre la Formule

Le but des nouvelles Préférences apostoliques universelles ressemble à celui du premier paragraphe principal de la Formule de l'Institut. Les deux documents évoquent les principales choses que les jésuites devraient s'efforcer de faire. Mais les deux documents nous encouragent aussi à aller plus loin : à « tenir le regard fixé sur Dieu, ensuite sur l'idée de son institut, l'idée qui est une sorte de chemin vers Lui (*instituti rationem, quae via quaedam est ad illum*) ». La *Formule* est évidemment historiquement décisive, avec une autorité unique et irremplaçable. Mais un profond changement de conscience religieuse est néanmoins intervenu. Nous ne pouvons plus vivre comme jadis. Dans la *Formule*, chaque jésuite « doit se proposer, (se comprendre personnellement) (*proponat sibi*) » comme « faisant partie d'une Compagnie instituée avant tout pour se consacrer principalement à la défense et la propagation de la foi et au bien des âmes ». L'accent est mis sur nos actions.

Pourtant, à la fin de la période moderne et à l'époque postmoderne, le christianisme semble avoir dépassé cette manière de penser. La grâce de Dieu est plus grande que l'Église. L'accent est maintenant mis moins sur nos efforts en tant que tels, et plus sur la façon dont ils découlent de notre réponse, tant à Dieu qu'aux autres.

En fin de compte, il s'agit de l'œuvre de Dieu, une œuvre qui embrasse tout le cosmos. Bien sûr, Dieu nous a confié le message de cette réconciliation. Mais nous en sommes venus à nous considérer moins comme des instruments parfaits dans la main divine agissant de l'extérieur pour maintenir un bon ordre religieux et social, et plus comme des participants de l'intérieur, comme des personnes dont l'engagement avec les autres est un moyen pour notre propre conversion. Le trésor reste, mais dans des vases d'argile. Ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire appartient à Dieu et ne vient pas de nous (2 Cor 4,7).